



Rotary Club Sion-Rhône



Ô ma grande Brigitte,

Ça fait vachement vilaine lurette que j't'ai pas bafouillé mon chti papelard hebdo. Caisse tu veux, le temps passe qu't'as pas le temps d'le contrôler, cet abruti qui nous raccourcit la vie. Mais faut faire avec et chaque jour tu dois cocher une case. C'est fait, ça reviendra plus... et paf ! Bon j'm'arrête là... sinon, ça va déjanter comac et j'en connais de ceusses qui vont dire que l'Taddé, y débloque de nouveau. Non, non et non !

Mais toi qui marnes dans les hautes stratosphères administratives, j'vas t'entraîner dans le monde des glaiseux, pas c'lui des pousse-binette mais bel et bien des vrais paysans. Car ce fut, mardi, un gus natif de la profonde ruralité tessinoise mais bardé depuis, nous assure Philip, de tous les diplômes comme y faut, chercheur à l'IUKB, qu'est venu nous labourer les étagères à crayon, oh bien gentiment, sur le thème et l'anathème de l'enfance paysanne. Dac, anathème c'est p't'être un chouia fortissimo, n'empêche, et c'est Michele Poretti lui-même et en personne qui nous le dit, c'qui fut été la motive de sa recherche c'est le silence calamiteux autour de l'enfance paysanne, condamnée à pratiquement tout jamais.

En Helvétie, t'as actu cent quarante mille enfants paysans, que d'aucuns, le compte en banque bien fourni, imaginent évoluer dans un monde idyllique. Z'ont d'la chance, pensent-ils, de mener une vie saine loin des broum broum et des pollutions. Ah, le pays des bergers : « le peuple des bergers est libre sur sa terre » etc. etc. Mais les cent quarante mille en question, tu t'imagines qu'y z'ont autre chose en tête que de reprendre un beau jour l'exploitation familiale. Car c'est bien en majorité d'exploitations familiales qu'y s'agit, nous explique Michele Poretti. Si tu veux un chiffre, j't'le dis, c'est 83%.

Tu comprends, l'enfance paysanne c'est le partage du temps entre les études et le turbin à la ferme patriarcale. A la ferme, la masse gratinée, pardon la grasse matinée, y connaissent pas. Faut s'lever tôt, faut bosser comme des diables pour des clopinettes, comparé aux revenus des citadins. Et plus, faut tâcher d'se mettre des trucs plus ou moins complexes dans le ciboulot. A c'rythme là, t'es vite sur les rotules. Y z'appellent ça, en termes économique-techniques des « working poor ». Alors, le risque, il est grand j'te jure, c'est de voir disparaître tout ça et notre société, disent les sages, perdrait beaucoup de valeurs si elle perdait ses paysans.

J'sais bien que t'as les grosses entreprises agricoles avec des tracteurs qui coûtent plus chers que des Ferrari, mais ce monde-là, les gens de la ville, y s'en foutent. Y t'causent plus volontiers du paysan montagnard et préfèrent se fabriquer leur p'tit cinéma sur l'innocence de l'enfant paysan au milieu d'une nature transformée en Arcadie alpine... alors que le môme tout glaiseux, lui, apprend très tôt que la vie est une dure lutte et que la nature est une force à maîtriser... plutôt qu'une accumulation de coins supers pour les piqueniques. En termes savants, car le conférencier du jour est un chercheur, ne l'oublions pas, t'apprends donc que l'enfance paysanne est une « altérité hybride ». Moi, j'ai pas bien entravé c'qu'ça voulait dire, mais comme le Michele est un gars très sympa, j'lui fait confiance et ça doit bien être c'qui fait que le graphisme du tableau de la diminution de la paysannerie ressemble plus à un escalier qui descend qu'à une échelle qui monte. Et Michele de conclure que cette rencontre avec le monde paysan, c'est « Lost in translation » c'est le choc des cultures qui fait que, comme dit le poète amerloque : « la poésie est ce qui se perd dans une traduction »... et moi je crois dès lors que la paysannerie est ce qui se perd à la télévision. On idéalise, on idéalise...

Ma grande Brigitte, que mes trois bises atterrissent en douceur sur tes deux pistes à mimis !